

QUAND LES CHRONIQUEURS PORTUGAIS ONT « MAL A LA FRANCE »

Leurs *dettes* envers la France¹

José Domingues de Almeida
Université de Porto – ILC Margarida Losa
jalmeida@letras.up.pt

Résumé : Nous passerons en revue le contenu de trois chroniques lues dans la presse portugaise traitant de la place ambiguë de la France dans le monde contemporain. Les chroniqueurs regrettent une perte d’influence et l’absence d’une voix spécifique française dans le contexte pluriel mondialisé.

Mots-clés : France – chronique – presse – mondialisation – Portugal.

Abstract : We will propose a survey of the content of three chronicles read in the Portuguese press dealing with France’s ambiguous place in contemporary world. These three columnists regret a loss of influence and the absence of a specific French voice in our complex globalised world.

Keywords: France – chronicle – press – globalization – Portugal.

¹ Cet article a été élaboré dans le cadre du projet « Interidentidades » de L’Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l’Université de Porto, une I&D subventionnée par la Funda o para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le « Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inova o » (POCTI), Quadro de Apoio III (POCTI-SFA-18-500).

Dernièrement, plusieurs occasions se sont avérées bonnes pour que la chronique journalistique portugaise s'épanche sur le sort du statut, de la place ou de la signification de la France dans le contexte mondialisé du moment. Elle le fait, par ailleurs, selon un schème structural méthodologique et argumentatif assez régulier et presque prévisible qui se traduit par l'évocation d'une lointaine expérience personnelle de contact, voire d'immersion dans la culture française, le regret d'une certaine image de la France que l'on exhume dans un paradoxal mélange d'amour-haine et une réflexion critique débouchant sur l'expression du souci face à un « manque de France » ; un « déficit » de la présence hexagonale sur la scène géopolitique et géolinguistique contemporaine.

Pour l'illustration, nous retiendrons les chroniques suivantes : « O colapso do francês »² de Manuel Poppe (2006) ; « La France » de Pedro Mexia (2006) et, plus récemment, « O drama francês »³ de Rui Moreira (2011). Ces textes écrits tous trois « sur un coup de tête » ou de façon très émotive et réactive, mais simultanément suffisamment critique pour accueillir la réflexion et le recul, sont d'autant plus parlants qu'ils proviennent d'auteurs aux parcours académiques et professionnels très variés et avec une intervention et une expertise de la réalité portugaise dans des domaines très diversifiés.

Ces chroniques ont pour embrayeur, point de départ ou *prétexte* un épiphénomène de l'actualité dans lequel le statut géopolitique ou géoculturel de l'Hexagone se trouve impliqué, voire compromis. Chez Poppe, il s'agit d'encadrer de façon symptomatique le recul du français comme option en langue étrangère au Portugal dans le vaste mouvement, que l'auteur dénonce impitoyablement, de déclin culturel et civilisationnel de notre époque. On mesure ce déclin à l'aune de l'intérêt porté à la langue et à la culture française. C'est parce que le monde « s'uniformise », voire se « dévirilise », que la culture française perd du terrain dans le panorama scolaire et symbolique portugais.

Chez Mexia, le prétexte tient à la défaite française contre l'Italie en finale du championnat du monde de football en 2006. Le chroniqueur se voit inconsciemment contraint de verbaliser et de problématiser le rejet qu'il sait irrationnel de l'équipe bleu-blanc-rouge ou blanc-black-beur, comme on le vante encore à l'envi à l'époque, et ce, avant les émeutes banlieusardes et les méfiances à l'égard du multiculturalisme à la française qui devaient conduire Nicolas Sarkozy à l'Élysée, c'est-à-dire avant le constat douloureux des vicissitudes du modèle d'intégration hexagonal, qui se donnait comme exception réussie face aux ghettos et aux revendications culturelles (Cf. Schnapper, 2007). L'autoanalyse anti-française de

² Nous traduisons les titres et les extraits des chroniques : « L'effondrement du français »

³ « Le drame français »

Mexia se veut sincère et décomplexée : « Personne ne trouvait le système de jeu italien très enthousiasmant. Ce que nous ne voulions à aucun prix, c'était voir les Français brandir la coupe. Comment expliquer pareille hostilité ? » (Mexia, 2006).

Chez Moreira, le prétexte à discourir sur le statut de la France dans le contexte mondialisé est éminemment économique. Et si les marchés financiers qui s'en sont pris sans pitié à la Grèce et au Portugal, en venaient à présent à s'acharner sur la France, un des principaux piliers, avec l'Allemagne, de la politique monétaire européenne ? En fait, une rumeur circulait, vite démentie par l'Élysée et les agences de notation elles-mêmes, qui menaçait la France d'une dégradation de sa note (le fameux triple A, tellement envié). Après avoir brossé un portrait idéal, mais révolu de la France, Moreira s'inquiète : « C'est cette France-là qui se trouve, à présent, aux prises avec les marchés, avec sa dette soumise à une sévère surveillance » (2011).

Or, justement, ces trois auteurs s'avouent « redevables » à plus d'un titre à la France et à sa culture pour son rôle et sa place dans leur formation personnelle et intellectuelle. Si, pour Poppe, la supériorité du modèle culturel français ne fait aucun doute, mais s'il est ignoré des nouvelles générations estudiantines portugaises, « 'N'y a-t-il pas une culture française ? Montaigne, Descartes, Balzac, Rimbaud, Gide, Camus, qui est-ce ?' Dépassés, ils ne sont pas payants » (Poppe, 2006), pour les deux autres chroniqueurs, d'une autre génération, il est vrai⁴, la dette envers la France se décline comme autant de produits culturels et symboliques intimement liés au vécu personnel et au plus près des sentiments et des émotions.

Mexia se sent l'héritier intellectuel et spirituel de cette « autre France, sans laquelle [il] ne serait pas ce qu'il est » et qui a pour repères Marivaux, Baudelaire, Flaubert, Tocqueville, Degas, Bernanos, Nimier, Eluard, Bresson, la Nouvelle Vague du cinéma français ou encore Roland Barthes (Mexia, 2006). De ce fait, l'essayiste et journaliste portugais manifeste sa gratitude envers cette France-là : « La culture française m'a également aidé à découvrir le monde, a moulé ma vision des choses, a calibré mes empathies, a illuminé certains mystères » (*idem*).

Plus personnel et émotif dans l'évocation de ses souvenirs d'adolescent, Moreira rappelle un passé, somme toute encore proche, où le français était d'office la première langue étrangère enseignée, et pendant quelque temps, la préférée, au Portugal⁵, et ce, avant l'introduction, puis la généralisation, de la langue anglaise dans l'enseignement portugais. L'importance et l'évidence de la culture francophone se sont traduites chez lui par la lecture

⁴ Même si Pedro Mexia est né en 1972 et Rui Moreira en 1956.

⁵ 1973 marque la fin du monopole de l'enseignement-apprentissage du français dans les écoles portugaises.

de la Comtesse de Ségur et de bandes dessinées (Tintin et Michel Vaillant), par les chansons de Dalida, Sylvie Vartan, Françoise Hardy, Aznavour, Bécœud et Brel, sans oublier le couple Gainsbourg et Jane Birkin et l'inoubliable « Je t'aime, moi non plus ».

Et l'économiste-chroniqueur d'inventorier, comme on feuillette avec nostalgie un album-photo jauni par le temps, les moments-clés où les mots de France, le verbe gaullien (l'indépassable « Vive le Québec libre ! » ou les slogans de Mai 68) inspirait le monde et s'imposait dans tous les cénacles, que ce soit par le biais du rayonnement de la presse française, journalistique (*Le Monde*) et spécialisée, dont l'accès était franchement facilité autant par la francophonie spontanée des Portugais, à des degrés divers et toutes classes sociales confondues, que par la vitalité et la créativité exportées de ses produits culturels (cinéma, chanson, ou plutôt « paroles », littérature, théâtre et pensée, en général).

Sans doute la prégnance de cet héritage intellectuel et humaniste accumulé sur deux siècles de rayonnement, mais offert en partage à la pensée humaine, explique-t-elle le malaise, voire le dégoût, éprouvé par ces chroniqueurs au panégyrique lucide, voire exigeant. Si on semble les comprendre, ou si on se montre plus ou moins condescendant envers les écarts hypocrites et stratégiques des États-Unis d'Amérique, – Oncle Sam démocrate mais tactique à outrance –, ces mêmes jeux d'intérêts deviennent inacceptables quand il s'agit de l'Hexagone et de sa diplomatie, comme si les attentes morales à l'égard de la France étaient naturellement de l'ordre de l'exemplaire et rendaient intolérable toute trahison aux idéaux républicains français.

Mexia reconnaît l'arrogance américaine « associée à son statut de puissance mondiale » (*idem*), mais avoue son malaise quand il s'agit de l'arrogance française, bien réelle, alors que l'Hexagone « n'est plus vraiment une puissance » (*idem*). Chez Moreira, même son de cloche : « À vrai dire, depuis Austerlitz, la France n'a pas connu de grande victoire » (Moreira, 2011).

En tout cas, le déclin français dans le contexte mondialisé de notre époque attriste le chroniqueur. Il se reflète à deux niveaux, comme un véritable reflux de la présence française dans le monde. D'une part, il y a « la perte progressive d'importance subie par sa langue, sa culture (...) » (*idem*), mais, d'autre part, c'est la perte d'une autre influence, géopolitique, sur l'échiquier international globalisé qui inquiète, alors que les pères fondateurs et constructeurs de l'Europe communautaire étaient français et que la politique et la construction européennes se déclinaient en français. C'est le projet de Monnet, Schuman et Delors que Moreira regrette et appelle nostalgiquement de ses vœux en ce moment d'impasse ou de discrédit européen.

En fait, ce que ces « chroniques » francophiles et *francalgiques* accusent, c'est un immense mal à la France, mais aussi un immense désir de France lié quelque part à l'usage du français. Comme l'a bien vu Pierre Encrevé : « il faut qu'il y ait du désir pour une langue. Et là aussi le désir naît du manque » (Encrevé, 2007 : 43). Et Dieu sait si la voix de la France fait terriblement défaut dans le concert des nations. À la question de savoir de quand datait la dernière écoute véritablement universelle de la langue française, Pierre Encrevé se montre très précis : « (...) aux Nations Unies en janvier 2003, quand Dominique de Villepin, alors ministre des affaires étrangères, faisait entendre en français la voix de l'universel sur le refus de la guerre (...). Applaudi dans la salle, écouté dans le monde entier, il réinscrivait ce jour-là la langue française dans son image enviable de langue parlant pour tous les hommes et non pas d'abord pour la ou les nations où elle est établie » (*idem*: 35s).

Mais nostalgie veut également dire veille civilisationnelle ou garde-fou contre toutes les dérives. Et là encore, symptomatiquement, on attend beaucoup de la France, comme l'ont bien montré les dernières révolutions arabes. En fait, comme le rappelle Perry Anderson, il est une France dérangeante, et celle-là nous manque terriblement encore et pour longtemps (Cf. Anderson, 2005).

C'est cette France d'hier, mais dont on voudrait qu'elle reprît dès aujourd'hui sa place géostratégique, géopolitique autant que géoculturelle sur la scène globale, que nos chroniqueurs du dimanche, ou du week-end, appellent de leur vœux ; « l'autre France » dont on attend beaucoup.

Bibliographie

ANDERSON, Perry (2005). *La pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*. Paris : Seuil.

ENCREVÉ, Pierre (2007). *Conversations sur la langue française*. Paris : Gallimard.

MEXIA, Pedro (2006). « La France », *Notícias Sábado*, 22 juillet.

MOREIRA, Rui (2011). « O drama francês », *Jornal de Notícias*, 14 août.

POPPE, Manuel (2006). « O colapso do francês », *Jornal de Notícias*, 24 septembre.